

Histoire du Khalifalik de Laghouat et des événements qui s'en suivent
par le lieutenant Mangin
Extrait de ses notes sur l'histoire de Laghouat in Recue africaine

Le khalifa avait été reconnu le 27 à El-Haouïta devant les officiers de la colonne et les chefs indigènes. Lecture avait été faite de son brevet en français et en arabe. Yahia-ben-Maamar, son frère, était son agha à Laghouat, Ben-Nacer-ben-Chohra, son gendre, son agha chez les Larbâa. Rien ne fut changé dans l'organisation des ksours, qui restèrent administrés par une Djemâa, composée d'autant de membres qu'il y avait de partis différents ; seuls, Ksar-el-Hiran et Tadjemout reçurent un hakem. Les Oulad-Atallah, les Harazlia et les Saïd-Atba reçurent des caïds. Les Larbâa étaient formés de trois fractions, Oulad-Salah, Maamra et Hadjadj, dont chacune était divisée en Gheraba et Cheraga (de l'Ouest et de l'Est, à cause de la situation de leurs campements par rapport à Laghouat) Souvent les Gheraba et les Cheraga se faisaient la guerre. Or, en 1843, les Cheraga étaient venus dans le Tell et avaient reçu de nous trois caïds, qui, en 1844, prétendirent administrer les Gheraba. Devant les protestations de ces derniers, et de l'avis du khalifa, le général leur donna aussi des caïds. L'impôt, fixé à trente-sept mille boudjoux, fut payé en huit jours, malgré l'éloignement de certaines tribus, et l'attitude hostile du Maroc qui réagissait fortement sur le pays ; c'était une preuve éclatante de la soumission de cette région.

Dans son rapport, le général Marey signale le parti que l'on pouvait tirer de cet état de choses : « Le khalifa Ahmed-ben-Salem, » dit-il, « présente de grandes garanties ; tous les ksours sont à la disposition de nos colonnes ; les populations qu'il régit viennent toutes les années dans le Tell ; il est positivement ennemi d'Abd-el-Kader, dont il a tué un khalifa, et chassé l'autre ; il a tenu, malgré les événements de l'Ouest, les engagements pris quand rien ne lassait croire à la guerre avec le Maroc ; il y aurait lieu de fortifier sa position et de lui accorder un traitement de dix-huit mille francs, de deux mille cinq cents francs pour chacun de ses aghas, et de plus l'inscription de vingt cavaliers et de deux cents fantassins. Les khalifas placés auprès de nos postes ont des avantages analogues ; on peut donc admettre que ces propositions ne sont pas exagérées, à l'égard d'un fonctionnaire qui doit se suffire à lui-même, qui peut jouer un rôle important, et qui deviendra le point de mire de tous nos ennemis du Sud et de l'Ouest.

« On pourrait tirer parti du khalifa de trois façons : 1° pour soumettre tous les pays qui, au Sud ou à l'Ouest, sont indépendants ou hostiles ; 2° pour attirer vers Alger le commerce de l'intérieur, qui se dirige en partie vers Tunis ou le Maroc ; 3° pour intimider les populations sur lesquelles s'appuie Abd-el-Kader et même pour combattre celui-ci. En effet, Ahmed-ben-Salem est le plus puissant des chefs du Sud. Fortement soutenu par nous, il l'attaquerait avec avantage, surtout avec l'appui de Tedjini qui est très bien avec lui, hait l'émir et certainement

favoriserait cette guerre de toute son influence religieuse. La force militaire de notre khalifa est de douze cents fantassins, de cinq cents cavaliers et d'une pièce de canon.

« Tout le commerce de l'intérieur se dirige actuellement vers le Maroc et la Tunisie. Il est certain que si Laghouat était fortement organisée, on pourrait ramener vers Alger une grande partie du commerce de l'intérieur. C'est en effet le point du désert le plus voisin d'Alger.

« Il semble donc qu'il y aurait un grand intérêt à organiser fortement Laghouat : 1° pour en faire un centre d'action militaire, administratif, politique et commercial ; 2° pour couper toute communication entre l'Est et l'Ouest de l'Algérie sans notre concours ; 3° pour placer la partie la plus hostile de l'Algérie, les Oulad-Sidi-Cheikh, entre un khalife puissant et la division d'Oran. »

La guerre avec le Maroc détourna l'attention du gouverneur général. On se contenta de donner à Ahmed-ben-Salem et à ses aghas le traitement demandé, et le commandement sur les ksours de Laghouat, Ksar-el-Hiran, El-Assafia, El-Haouïta, Tadjemout et Aïn-Madhi, ainsi que sur les tribus des Larbâa, des Harazlia, des Oulad-Atallah et des Saïd-Atba.

1) L'emploi des mulets dans le désert, pour une expédition de grande durée, présentait en effet un grave inconvénient car pour une expédition de 30 jours, la simple ration d'orge de 4 kilos constituait pour chaque mulet une charge de 120 kilogs, qui le rendait impropre à en porter d'autre. Le chameau était de beaucoup préférable, parce que cet animal n'avait pas besoin d'orge, que l'herbe du désert lui suffisait et qu'il pouvait se passer d'eau pendant longtemps. Le prix en était d'ailleurs le quart de celui du mulet.

(2) Camille Rousset, *Histoire de la Conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, p. 275-276

(3) Cf. pour tout ce qui suit : Marey-Monge, *Expédition de Laghouat, dirigée aux mois de mai et juin 1844*, Alger 1844 8°

(4) *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud*, Lévy 1855 8°, t.1, pp. 526-529.

(5) Ce mur existe encore ainsi que la porte de communication qui s'ouvrait ou se fermait suivant que les deux partis étaient en état de paix ou de guerre.

(6) Ainsi nommé, parce qu'il se tenait sur les bords de l'Oued-Lekhier

III

En 1846, Abd-el-Kader, appelé par Si-Cherif-bel-Arch, des Oulad-Rouini, qui venait de gagner à sa cause les Oulad-Naïl, parut dans le Sud de Médéa. Toutes les tribus se soulevèrent ; Ahmed-ben-Salem, presque seul, nous resta fidèle. Djelloul-ben-Yahia (1), agha du Djebel-Amour, garda une attitude fort équivoque, et ne fit rien pour maintenir ses tribus dans le devoir et s'opposer à la retraite de l'émir, lorsque celui-ci, poursuivi par le général Yusuf, traversa la partie nord du Djebel-Amour. En conséquence, le général Yusuf demanda au duc d'Aumale la destitution et l'arrestation de ce chef. « Tout en agissant avec vigueur pour obtenir promptement des résultats, » lui répondit le duc d'Aumale, le 6 mai 1846, de son camp d'El-Beida, « vous emploierez des ménagements dans vos rapports avec Djelloul, de manière à lui laisser la porte ouverte pour le retour et de garder la possibilité de le maintenir dans sa position. Vous comprendrez qu'après avoir fait une expédition pour le châtier ou plutôt pour l'éclairer, il serait fort onéreux d'en faire plusieurs autres pour appuyer son successeur. Il sera beaucoup plus politique de ne pas nous rendre hostile son influence dans le pays, mais de l'amoindrir à notre profit par l'effet même de sa soumission et de la punition qui lui sera infligée. Vous ne devez qu'à la dernière extrémité avoir recours à son parent et compétiteur Messaoud. Vous ne quitterez pas le pays sans avoir, s'il est nécessaire, fortement châtié la population et avoir perçu l'impôt dont je fixe le montant dans un tableau que je joins à cette lettre. Évitez dans vos courses de passer près d'Aïn-Madhi, contre laquelle je dois vous interdire toute entreprise. Il importe de ne pas nous attaquer au prestige de sainteté qui entoure cette ville. Recevez donc bien les envoyés de Tedjini, s'il en vient, mais n'en exigez rien. J'écrirai à M. le gouverneur pour connaître son avis sur la possibilité d'adjoindre le Djebel-Amour au khalifa de Laghouat. »

En dépit de ces ménagements, Djelloul, qui continuait malgré tout à nous faire opposition, dut être arrêté et interné à Médéa. Messaoud le remplaça et releva du khalifa de Laghouat.

Les Oulad-Yahia-ben-Salem et les Oulad-Saad-ben-Salem, de la confédération des Oulad-Naïl, campaient souvent dans les environs de Laghouat ; ils furent mis également sous les ordres de notre khalifa.

Au mois de février 1847, le général Marey entreprit une tournée dans le Sud de Médéa, pour étouffer à son début une insurrection fomentée par Si-Moussa-bou-Hamar (l'homme à l'âne) (2), chef de l'ordre mendiant des Derkaoua, qui comptait de nombreux partisans chez les Beni-Laghouat et les Oulad-Naïl. Si-Moussa faillit être enlevé à Messâad ; il s'enfuit précipitamment à Metlili, où sa réputation de sainteté l'avait précédé et lui valut un excellent accueil.

Peu de temps après, des troubles survenus dans le Djebel-Amour, où Messaoud s'était aliéné tous les esprits, nécessitèrent la rentrée en campagne du général Yusuf. Conformément aux instructions du maréchal Bugeaud, en date du 2 mai 1847, le cheikh Messaoud fut destitué et envoyé à Laghouat avec toute sa famille ; Djelloul-ben-Yahia, renommé agha du Djebel-Amour, eut sous ses ordres les ksours de Tadjerouna et d'El-Maïa, et fut indépendant du khalifa Ahmed-ben-Salem.

Les Saïd d'Ouargla venaient fréquemment camper au Sud-Est du Djebel-Amour et étaient une source de discorde entre nos chefs du Sud. Le maréchal Bugeaud décida que cette tribu, qui n'était comprise ni dans la circonscription territoriale du khalifa de Laghouat, ni dans celle de l'aghalik de Djelloul, n'appartiendrait en propre ni au khalifa ni à l'agha ; elle dépendrait momentanément de l'un ou de l'autre, selon l'endroit où elle établirait son campement.

Sur ces entrefaites, de graves dissensions venaient de s'élever entre Ahmed-ben-Salem et son gendre Ben-Nacer-ben-Chohra, l'agha des Larbâa. Le père de Ben-Nacer avait été autrefois tué à El-Feidj (3), dans une rencontre avec les partisans de Ben-Salem, commandés

par Taïeb-ben-Megaouas. Ben-Nacer n'avait jamais pardonné cette mort et attendait avec impatience l'occasion d'en tirer vengeance. Aussi fut-il profondément irrité lorsque le khalifa, malgré son opposition, nomma caïd des Maamra Mohammed-ben-Taïeb (4), le fils de son ennemi. Il alla porter plainte au général Yusuf. Celui-ci parvint à réconcilier les deux adversaires ; mais l'amour-propre de Ben-Nacer n'était pas satisfait, et le motif le plus futile devait ramener la discorde.

Après avoir visité Aïn-Madhi et les ksours des environs de Laghouat, la colonne de Yusuf rentra à Médéa (17 mai 1847).

En 1848, une grande agitation se manifesta chez les Larbâa ; les uns se groupèrent autour de Ben-Nacer, les autres, sous la conduite de Taïeb-ben-Megaouas et de Mohammed-ben-Taïeb, son fils, suivirent la fortune du khalifa. Ben-Nacer, accompagné de ses principaux partisans, alla trouver le général Marey alors campé à El-Hammam et se plaignit des vexations qu'Ahmed-ben-Salem lui faisait subir. Fatigué de ces plaintes continuelles, le général destitua Ben-Nacer. Mais les Hadjadj et les Harazlia, qui avaient pris fait et cause pour lui, firent quelque temps après une importante razzia sur les Oulad-Saad-ben-Salem, soumis au khalifa, et se retirèrent dans le Sud, revendiquant hautement leur indépendance.

Au printemps de 1849, une sourde agitation commença à régner dans le Sud de Médéa ; Si-Moussa-bou-Hamar venait de rentrer à Laghouat, accueilli avec enthousiasme par les habitants ; le khalifa lui-même lui envoya de riches cadeaux. A la même époque, Bou-Zian soulevait Zâatcha, et, afin de rendre la lutte plus générale et de lui donner un caractère religieux, faisait appel aux confréries. Si-Moussa lui amena un certain nombre de volontaires (5). Telli-ben-Lakhhal, ancien agha de l'émir, soulevait également quelques fractions des Oulad-Naïl, entre autres les Oulad-Si-Ahmed, et, ne pouvant rejoindre Bou-Zian, tenait la campagne dans les environs de Messâad. Cet état de choses attira l'attention du gouverneur, qui, au mois de juin, ordonna la formation, à Médéa, d'une colonne qui fut confiée au général de Ladmirault.

Cependant, les ennemis du khalifa, fatigués de leurs tentatives restées infructueuses auprès de l'autorité militaire, avaient porté leurs plaintes devant les autorités judiciaires d'Alger ; elles y avaient été accueillies et le général Blangini, commandant la division, avait reçu un volumineux dossier renfermant une enquête sur des faits qualifiés assassinats, imputés au khalifa de Laghouat. Ce petit avantage des ennemis de Ben-Salem, grossi par la distance, porta un tel coup au khalifa, que celui-ci, fort alarmé, se rendit à Médéa. Il y vit le général Blangini, et s'efforça de le convaincre de l'importance que les Français devaient mettre à ne pas se départir à son égard de leur ancienne ligne de conduite ; il se plaignit amèrement de ce qu'on laissait son autorité s'affaiblir sous les calomnies répandues par ses ennemis et accueillies à Médéa, Blida et Alger. Les renseignements qu'il donna sur les désordres qui régnaient dans le Sud tendaient à prouver qu'en dehors de lui, nous n'avions que des ennemis.

Le général Blangini le rassura sur nos intentions à son égard, et lui donna en public tous les témoignages possibles d'intérêt et de confiance. Il parvint à le calmer. A peu près rassuré, le khalifa demanda et obtint le rétablissement de Ben-Nacer dans ses fonctions d'agha des Larbâa. Les Hadjadj et les Harazlia dissidents ayant refusé de se soumettre, Telli-ben-Lakhhal fut surpris, le 14 octobre, par le lieutenant Guard et le sous-lieutenant Carrus, des affaires indigènes, mais parvint à s'échapper. Les Oulad-Si-Ahmed et ses autres partisans furent complètement battus et contraints de demander l'aman. La chute retentissante de Zâatcha contribua d'ailleurs dans une large mesure au rétablissement de l'ordre dans le Sud de Médéa.

Néanmoins il était nécessaire de s'occuper sérieusement des Oulad-Naïl, chez qui Telli-ben-Lakhhal avait acquis une certaine influence, depuis que Si-Cherif-bel-Arch, ex-khalifa de l'émir, avait été interné à Boghar. Il parut politique, pour dominer ces tribus remuantes, de

leur donner un chef intelligent et énergique. On jeta les yeux sur Si-Chérif, auquel les titres d'homme de poudre, de marabout et d'ex-khalifa de l'émir donnaient un grand prestige. Il accepta tout ce qui lui fut proposé, heureux de pouvoir reprendre son autorité sur ses compatriotes, et jaloux de l'influence que Telli avait su acquérir pendant son absence ; au printemps de 1850, il fut nommé agha des Oulad-Naïl et eut sous ses ordres toutes les tribus de cette confédération qui relevaient du cercle de Médéa, à l'exception de celles du bach-aghlik du Titteri, et des Oulad-Saad-ben-Salem, qui relevaient du khalifa de Laghouat

Quelque temps après, l'agha Yahia-ben-Maamar vint camper à Zenina chez les Oulad-Saad-ben-Salem, pour percevoir l'impôt ; il les persuada d'envoyer leurs chevaux dans les pâturages de Tagguin ; mais, le 23 mai, les Hadjadj et les Harazlia dissidents tombèrent sur les troupeaux de cette tribu, en tuèrent les gardiens et firent un important butin ; le 25 mai, une nouvelle razzia réussit également. Dans ces deux affaires, les Oulad-Saad-ben-Salem perdirent deux mille chameaux et de nombreux moutons. A cette nouvelle, les Larbâa, campés avec Ben-Nacer à Chahbounia, dans le Titteri, ne parlèrent de rien moins que d'aller rejoindre leurs frères en razziant toutes les tribus placées sur leur chemin.

Ils protestèrent contre l'autorité du khalifa et firent secrètement des achats de grains sur les marchés de Boghar et de Téniet.

Le colonel de Cambray, commandant le bureau arabe de Médéa, averti par Touati, fils d'Ahmed-ben-Salem, s'empressa de mander Ben-Nacer et les principaux chefs des Larbâa (28 Juillet 1850) ; ils obéirent, et pressés de questions par le colonel de Cambray, finirent par avouer que quelques-uns des leurs avaient eu, en effet, l'intention de rejoindre les Hadjadj, mais qu'ils avaient finalement changé d'idée et que tout était rentré dans l'ordre.

Quelques jours plus tard, les dissidents firent encore une nouvelle razzia sur les Oulad-Saad-ben-Salem et sur les gens d'Oumache. Irrités de se voir livrés sans défense aux entreprises de quelques pillards, les Oulad-Naïl commencèrent à murmurer, et Si-Chérif, se faisant leur interprète, demanda et obtint l'autorisation de poursuivre les rebelles. A la tête de cinq cents cavaliers et de nombreux fantassins montés sur des chameaux, il les surprit, le 2 septembre 1850, près de Guerrara et leur tua quarante cavaliers. Quelques jours après, il leur enleva leurs troupeaux et leur tua encore vingt six hommes. Sur les instances du khalifa, on accorda l'aman aux Hadjadj. L'indemnité due aux Oulad-Saad-ben-Salem fut fixée à vingt-cinq mille boudjoux, et Ahmed-ben-Salem fut chargé de la percevoir. D'ailleurs, désireux de ne rien donner de leurs propres richesses, les dissidents allèrent razzier, en janvier 1851, les Oulad-Aïssa, qui, croyant les hostilités terminées, campaient sans se garder dans les environs de Messâad. Les dissidents remirent au khalifa douze mille francs, qui furent envoyés à Médéa et cinquante-six chameaux, qui furent répartis entre ceux qui avaient subi les principales pertes.

Au mois d'avril 1851, le khalifa de Laghouat rendit compte que les Oulad-Yahia-ben-Salem et les Oulad-Saad-ben-Salem avaient chassé ses meghazni et refusaient de payer l'impôt. Il présentait ces tribus comme rebelles et réclamait l'intervention des troupes françaises.

Mais le général de Ladmirault, commandant la subdivision de Médéa, avait déjà reçu des plaintes de ces tribus au sujet des exactions du khalifa et de ses agents. Aussi, avant d'ajouter foi au rapport d'Ahmed-ben-Salem, il leur écrivit pour les engager à verser l'impôt et à venir ensuite lui demander justice. Les deux tribus déclarèrent être prêtes à verser l'impôt entre les mains d'officiers français, mais supplièrent le général de n'en confier le recouvrement ni aux chefs indigènes, ni à leurs agents, qui les ruinaient par leurs exactions.

Devant la persistance du khalifa à présenter cette agitation comme un commencement d'insurrection, une colonne expéditionnaire fut formée à Médéa dans le courant du mois de mai et mise sous les ordres du général de Ladmirault. Le 3 juin, elle arrivait à Djelfa, où les tribus avaient été convoquées, ainsi que le khalifa de Laghouat et l'agha Si-Cherif-bel-Arch.

L'enquête faite par le général amena la découverte de faits très graves, et prouva clairement la culpabilité du khalifa, qui avait abusé de sa situation pour satisfaire sa cupidité. On apprit qu'après leur coup de main sur les Oulad-Saad-ben-Salem en mai 1850, les dissidents étaient passés à Laghouat avec leurs prises et avaient été hébergés par les habitants, sans que le khalifa s'y fût opposé. Bien plus, quand les cavaliers des Oulad-Saad étaient venus lui demander aide et protection, il ne s'était nullement préoccupé d'eux et avait laissé les dissidents s'éloigner avec leurs prises. Il devenait évident que si Ahmed-ben-Salem et son frère n'avaient pas organisé ce coup de main, ils l'avaient du moins favorisé, l'un en faisant éloigner les chevaux des Oulad-Saad-ben-Salem et en leur enlevant tout moyen de défense, l'autre en leur refusant tout secours et en donnant asile à leurs ennemis. On apprit en outre que, lorsque les dissidents allèrent razzier les Oulad-Aïssa, Ali, fils du khalifa, se trouvait au milieu d'eux pour recevoir l'amende qui leur avait été infligée ; il ne put, ou ne voulut, les empêcher. Les Oulad-Aïssa relevaient de Ben-Yahia-ben-Aïssa, bachagha du Titteri ; ils s'adressèrent à lui pour obtenir justice, mais le khalifa de Laghouat avait acheté son silence en lui envoyant de riches cadeaux.

Tous ces faits étaient restés ignorés jusqu'alors, car Ahmed-ben-Salem avait fait répandre le bruit que tous ceux qui iraient à Médéa sans son consentement seraient immédiatement jetés en prison, sur les rapports de son fils Ali, qui résidait ordinairement dans cette ville, et qui était, disait-il, très écouté des Français. D'ailleurs, le khalifa n'hésitait pas à recourir à la violence et au meurtre pour étouffer les réclamations. Ainsi, en 1849, le général de Ladmirault avait reçu une plainte d'un certain El-Hadj-Ali, de Laghouat. Quelque temps après, cet Arabe profita, pour se rendre dans le Tell, du départ d'une caravane de Beni-Laghouat qui venaient vendre leurs marchandises à la colonne française et en même temps, adresser diverses réclamations au général. Informé de ce fait, le khalifa donna l'ordre aux Mekhalif-Lazreg de les tuer tous. Cet ordre fut exécuté et les assassins restèrent impunis.

Après s'être rendu compte de la situation, le général de Ladmirault proposa, pour apaiser les tribus, de les placer sous le commandement de chefs indépendants du khalifa et relevant directement de Médéa. Un officier du bureau arabe serait désormais chargé de la répartition et de la perception de l'impôt ; il fit ressortir également toute l'importance qu'il y avait à donner aux Larbâa un chef énergique, qui pût les empêcher de commettre les actes de brigandage qu'Ahmed-ben-Salem était impuissant à réprimer, quand il ne les encourageait pas.

Ben-Nacer-ben-Chohra était alors le seul Arabe du Sud capable de remplir cette mission : le pouvoir s'était transmis dans sa famille de père en fils, et son influence sur les Larbâa était considérable ; il fut le candidat du général de Ladmirault. Le gouverneur général n'accepta pas ces propositions. Considérant que Ben-Salem était notre allié depuis longtemps, qu'il nous était resté fidèle durant les années 1846 et 1847, alors que tout le Sud était en feu et que l'émir tenait la campagne dans les environs de Laghouat, le gouverneur décida que, pour cette fois, on se contenterait de le réprimander. Il était d'ailleurs à notre entière discrétion, car il avait, à notre instigation, engagé presque toute sa fortune dans des constructions récemment faites à Médéa (6). La situation resta donc ce qu'elle était auparavant.

Au mois de juin 1851, les Larbâa vinrent dans le Tell pour faire leurs achats de grains. L'agha Ben-Nacer, toujours entretenu dans ses idées d'indépendance, et se sentant soutenu par le général de Ladmirault, se rendit à Alger et se plaignit amèrement au colonel Durrieu, alors directeur des affaires politiques, de la déplorable administration du khalifa. Il déclara qu'il resterait fidèle serviteur de la France, mais qu'il refusait désormais d'obéir à Ahmed-ben-Salem. Très au courant de toutes les intrigues qui se tramaient contre lui, celui-ci était venu également à Alger et s'évertuait à détruire le mauvais effet qu'avaient pu produire les dénonciations plus au moins fondées de son gendre. Il obtint facilement gain de cause, car le maintien du *statu quo* avait été décidé.

Ben-Nacer, exaspéré, quitta Alger pour aller rejoindre sa tribu et fit activer les achats de grains et commencer les préparatifs de départ. Ahmed-ben-Salem, prévenu par ses espions, rendit compte au colonel Durrieu qu'une défection des Larbâa était imminente. Le général de Ladmirault reçut aussitôt l'ordre d'envoyer un officier du bureau arabe dans cette tribu, afin de se rendre compte de la situation, et d'engager Ben-Nacer et les principaux chefs à se rendre à Médéa ; cet officier était autorisé, dans le cas où il rencontrerait de l'opposition à l'exécution de ces ordres, à convoquer les goums du Titteri et des Oulad-Naïl, avec lesquels il déciderait les Larbâa à se rendre à nos exigences et au besoin les y contraindrait par la force. Cette périlleuse mission fut confiée au lieutenant Carrus, qui connaissait depuis longtemps les Larbâa et avait su leur inspirer une grande confiance. On comptait sur son influence personnelle pour ramener Ben-Nacer à des sentiments plus politiques.

Le 3 septembre, le lieutenant Carrus quitta Médéa avec trente spahis et se rendit chez les Larbâa alors campés à Chahbounia, non loin de Boghar. Il fut parfaitement accueilli, et ne vit rien d'anormal. Mais, dans l'après-midi du 5 septembre, Bou-Beker, frère de Ben-Nacer, s'introduisit dans sa tente avec une dissimulation parfaite et une apparente bonne foi, et engagea avec lui une conversation fort amicale, au cours de laquelle le lieutenant Carrus fut appelé du dehors par l'agha Ben-Nacer. A peine sorti de sa tente, il constata un certain désordre dans le camp et entendit bientôt les cris de ses spahis assaillis par de nombreux agresseurs. Prendre ses armes fut sa première pensée. Mais Bou-Becker avait disparu en les emportant ; c'était un véritable guet-apens et toute résistance était impossible. Indigné d'une telle trahison, cet officier accabla Ben-Nacer de reproches, puis chercha à le ramener à de meilleurs sentiments ; mais c'était inutile, sa décision était prise. Les prisonniers furent d'ailleurs fort bien traités ; l'ordre avait été donné de leur enlever armes et chevaux, afin de les empêcher de fuir, mais de ne leur faire aucun mal. Au moment de lever son camp, Ben-Nacer leur rendit la liberté et partit en protestant de son attachement à la France, mais en déclarant ne se soumettre que lorsqu'il serait délivré du khalifa.

Le lieutenant Carrus regagna Boghar à pied, dans la nuit du 5 au 6 septembre. Dans ces circonstances difficiles, cet officier montra beaucoup d'énergie, de résolution et de dignité. S'il ne réussit pas mieux dans sa mission, c'est que les Larbâa étaient absolument décidés à faire défection. A peine arrivé à Boghar, il convoqua les goums et se mit à la poursuite des fuyards. Il atteignit à l'Oureng, non loin de Chahbounia, la queue de la nezla des Larbâa qui venaient de razer les Rahman et les Abadlia, et leur enlever un grand nombre de chameaux et de moutons. Djelloul-Ben-Yahia et Si-Cherif-bel-Arch, immédiatement prévenus, entrèrent en campagne, mais ne purent arrêter les fuyards, ni les empêcher de razer les Mekhalif, gardiens de troupeaux des Beni-Laghouat. Quelques fractions des Larbâa seules nous restèrent fidèles et campèrent pendant quelque temps encore dans le cercle de Téniet-el-Had.

Le Sud de Médéa fut de nouveau troublé. Toutefois, comme la détection des Larbâa resta un fait isolé, le général de Ladmirault conserva l'espoir d'en avoir facilement raison, d'autant plus que Ben-Nacer continua pendant quelque temps encore de correspondre avec le bureau arabe. Il espérait, en affectant de protester de son attachement à la France et de donner comme unique raison de son éloignement momentané le désir d'échapper à la domination d'Ahmed-ben-Salem, il espérait, disons-nous, que, pour éviter toute complication, nous lui donnerions enfin ce pouvoir indépendant qu'il désirait depuis si longtemps. En attendant une solution, il se rendit à Ksar-el-Hiran, où ses partisans, chassés de Laghouat, s'étaient réfugiés. Mais se voyant déçu dans ses espérances, il jeta le masque, et, dans les premiers jours de novembre, rejoignit, à Rouinat, le chérif d'Ouargla, Mohammed-ben-Abdallah, dont la renommée grandissait et qui groupait sous ses drapeaux tous les mécontents du Sahara.

(1) Avant notre arrivée dans le pays, Djelloul-ben-Yahia était déjà au pouvoir et, pour se débarrasser de rivaux possibles, il avait fait assassiner ses plus proches parents. Son frère Ed-Din avait seul trouvé grâce devant lui.

(2) Si-Moussa-ben-Hassan-el-Masri était né en Egypte. Après un voyage en Syrie et à Constantinople, il se rendit à Alger, puis à Tripoli, où Si-Mohammed-ben-Hamza, chef de la confrérie des Chadliya, le convertit à ses idées. La confrérie des Chadliya est la même que celle des Derkaoua, seulement elle est plus ancienne en date et est propre à la Tripolitaine et à la Tunisie, tandis que la seconde est particulière à l'Algérie. En 1829, Si-Moussa arriva à Laghouat et y fit de nombreux prosélytes, ainsi que chez les Oulad-Naïl. Il y fonda une zaouia à Messâad. En 1845, il entra en campagne contre Abd-el-Kader, parvint à s'emparer de Médéa, mais fut complètement battu dans un sanglant combat qu'il livra à l'émir, non loin du Djebel-Mouzaïa. Il se réfugia à Messâad, puis à Laghouat, où il continua à recruter des adhérents à la confrérie des Derkaoua.

(3) El-Feidj est situé à onze lieues à l'Est de Laghouat.

(4) Mohammed-ben-Taïeb est le père de l'agha Lakhdar, qui commande actuellement les Larbâa.

(5) Pendant le siège de Zâatcha, Si-Moussa fut un des plus acharnés à la lutte, et, lorsque la ville fut prise, se fit sauter avec la maison dans laquelle il s'était enfermé en désespéré. Son fils, Si-bou-Beker-ben-Moussa habite actuellement Laghouat, et se tient sur une très grande réserve à l'égard des fonctionnaires français et des agents indigènes au service de la France.

(6) « Déjà très avancé en âge, épuisé par les plaisirs du sérail », écrivait à ce sujet le gouverneur général, « son existence ne saurait se prolonger longtemps encore. Il est donc probable que dans un terme assez rapproché, nous soyons débarrassés d'un ami gênant, et que nous pourrions entreprendre, sans réserve et sans ménagement, une réforme profonde de toutes les tribus et ksours placés sous son commandement ». *Archives du Gouvernement général de l'Algérie.*

CHAPITRE III

I

Mohammed-ben-Abdallah, sultan d'Ouargla, était, lorsque nous arrivâmes en Algérie, un simple marabout des Oulad-Sidi-Ahmed-ben-Youcef, fraction de la tribu des R'ocel, qui a ses tentes au nord de Tlemcen ; vers 1840, il professait, en qualité de taleb, à la zaouia de Sidi-Yacoub des Oulad-Sidi-Cheikh et s'appelait Brahim-ben-Abou-Fars, suivant les uns, et Brahim-ben-Abd Allah, suivant les autres. Jusqu'alors, il s'était fait simplement remarquer par sa grande piété. Mais, vers la fin de l'année 1840, il sentit l'ambition s'éveiller en lui et affecta dès lors une dévotion plus ardente et une pratique plus rigoureuse des prescriptions religieuses. Sa réputation de sainteté ne tarda pas à se répandre dans tout le pays, et il acquit bientôt une grande influence sur les R'ocel, les Béni-Amer et les Thrara.

C'était au plus tort de la lutte contre Abd-el-Kader, Mouley-Cheikh-Ali, agha de l'émir chez les R'ocel, supportait avec peine d'être sous les ordres du khalifa Bou-Hamida. Cette autorité lui devint même si odieuse que, pour s'y soustraire, il résolut de se révolter contre l'émir, dont il n'avait jamais reçu que des bienfaits. Afin de pouvoir opposer à l'influence religieuse d'Abd-el-Kader une influence de même nature, il mit en avant ce marabout dont on parlait beaucoup, et qui venait de prendre le nom de Mohammed-ben-Abdallah. Avec cet homme, à qui il affecta de laisser le premier rang, il parvint à attirer à lui une partie des Béni-Amer et des Thrara.

Le Colonel Tempoure, commandant supérieur d'Oran, instruit de cet événement par notre agha Mustapha-ben-Ismaïl, avec lequel Mouley-Cheikh-Ali et Mohammed-ben-Abdallah s'étaient hâtés de se mettre en relation, entra aussitôt en campagne pour soutenir cette levée de boucliers. Il eut, le 23 décembre 1841, une entrevue avec ce dernier, près de l'Isser. Mohammed avait avec lui deux cents cavaliers, et annonçait en avoir laissé un bien plus grand nombre à Seba-Chiourk. Le colonel, ébloui par cette dignité extérieure dont les musulmans d'un certain rang savent s'envelopper, entraîné d'ailleurs par l'exemple de Mustapha-ben-Ismaïl, et peut-être aussi rendu un peu crédule par le désir naturel de terminer à lui seul une affaire fort importante, vit dans Mohammed-ben-Abdallah un antagoniste redoutable pour Abd-el-Kader, conclut avec lui une espèce d'alliance verbale offensive et défensive, et lui donna le titre de sultan. Puis, il rentra à Oran pour permettre à ses troupes de se reposer. Abd-el-Kader en profita pour attaquer le nouveau sultan, qui dut s'enfuir auprès des Français.

Le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, arriva après avoir reçu les rapports annonçant l'apparition de Mohammed-ben-Abdallah sur la scène politique. S'étant emparé de Tlemcen, il manda ce personnage auprès de lui, pensant pouvoir en tirer quelques services ; mais celui-ci ne parvint à rallier qu'une soixantaine de cavaliers, tant les esprits s'étaient promptement détachés de lui. Cependant le gouvernement l'établit à Tlemcen avec le titre de khalifa.

Le général Bedeau commandait alors dans cette ville. Mohammed étant plus embarrassant qu'utile, le général lui fit comprendre que, sans plus se mêler de rien, il devait vivre en paix au moyen du traitement qui lui était alloué, ce à quoi il parut se résigner assez philosophiquement. Plus tard, comme il continuait à être gênant, on l'engagea à faire le pèlerinage de la Mecque (1). Il comprit que ce conseil était un ordre, et partit, la haine au cœur, à la Mecque ; il vit Si-Mohammed-ben-Ali-es-Senoussi (2), et fut bientôt avec lui en parfaite communauté d'idées.

Après la révolution de 1848, de nombreuses insurrections éclatèrent en Algérie : Si-Senoussi, croyant le moment favorable, résolut d'utiliser l'influence de Mohammed-ben-

Abdallah pour soulever contre nous les tribus sahariennes. D'accord avec les Turcs, il parvint à lui persuader qu'il était destiné à jeter tous les Français à la mer, et le décida à se rendre au Algérie. En 1849, Mohammed-ben-Abdallah s'embarqua pour la Tripolitaine avec Izzet-Pacha, gouverneur de cette province. De Tripoli, il se rendit à Ghadamès, puis à Touggourt. Mal reçu dans cette ville, il se décida à gagner Ouargla, espérant profiter de l'anarchie qui y régnait pour s'emparer plus facilement du pouvoir. Si-Senoussi l'avait d'ailleurs chaudement recommandé à une sainte maraboute, Lalla-Zohra, et à Ould-Allah-ben-Khaled, chef influent de Mekhadma.

Il fut parfaitement reçu et sa dévotion lui acquit en peu de temps une certaine influence et une grande réputation de sainteté. Au mois de mai 1850, le lieutenant Carrus, alors à Laghouat, signale à l'autorité supérieure la présence de ce marabout dans le Sud. Il avait été lui-même prévenu de ce fait par un certain Addoun-ben-Saïd, amin des Beni-Mzab à Blida, qui était allé à Beni-Isguen pour affaires. Ayant appris par la voix publique qu'un marabout prêchait la guerre sainte à Ouargla, Addoun, désireux d'en avoir le cœur net, se rendit dans cette ville et vit, en effet, Mohammed-ben-Abdallah, autour de qui commençaient à se grouper un certain nombre d'Arabes du Sud.

Peu après, Ben-Babbia, sultan d'Ouargla, mourut, et les gens de ce ksar, poussés par Lalla-Zohra et Ould-Allah-ben-Khaled, s'empresaient d'offrir le pouvoir à Mohammed-ben-Abdallah. Celui-ci, après s'être fait longtemps prier, accepta, paraissant se sacrifier pour faire le bonheur de ceux dont il était devenu le compatriote. Il fut, en conséquence, nommé sultan.

Le premier essai qu'il fit de sa puissance fut de sommer le cheikh Abou-Hafs de N'gouça de lui faire sa soumission ; mais celui-ci s'enfuit à Tiaret (avril 1850). Le sultan résolut ensuite de se venger des Oulad-Moulat qui l'avaient très mal accueilli à son passage à Touggourt, et auxquels il attribuait son échec dans cette région. Les Oulad-Moulat furent complètement raziés. Enhardi par ce succès et renforcé par les Chambâ de Metlili, Mohammed décida de tenter un coup de main sur Touggourt, où l'appelait Soliman-ben-Djellab, parent et ennemi du cheikh de cette ville.

Le 2 octobre, Mohammed-ben-Abdallah entra, sans coup férir, à Temacin ; aussitôt tous les mécontents de l'Oued-R'ris se rallièrent à lui. Mais le 5 octobre, le cheikh Ben-Djellab vint l'attaquer et le battit après une lutte très vive. Reconnaissable au burnous vert qu'il portait, le sultan fut blessé, et ne dut son salut qu'au dévouement des Chambâ dont plusieurs lui firent un rempart de leur corps. Il laissa cinquante des siens sur le terrain ; Ben-Djellab ne perdit que six cavaliers. Le 8 octobre, ce dernier vint de nouveau attaquer Si Mohammed-ben-Abdallah dans Temacin ; mais les gens du ksar, embusqués dans les jardins, lui firent subir des pertes sérieuses, et quelques cavaliers, tombant sur ses arrières, jetèrent la panique parmi ses partisans, qui s'enfuirent à Touggourt. Toutefois, désespérant d'entrer de vive force dans cette ville, le sultan reprit le chemin d'Ouargla.

Quelques jours après, Ben-Nacer le rejoignit à Rouissat, avec les Larbâa dissidents. Grâce à ce puissant renfort, grâce surtout à l'intelligence et à l'audace de Ben-Nacer, le chérif put espérer un moment que ses ambitieux projets se réaliseraient, et qu'il pourrait nous tenir en échec dans le Sahara. Mais, avant de commencer ses opérations, il tenta de gagner Si-Chérif à sa cause et lui fit écrire par Ben-Nacer la lettre suivante :

« A notre ami, Sid-Mohammed-el-Chérif ! Salut à vous, de la part de vos frères, qui composent la djemâa des Larbâa, et notamment l'agha Ben-Nacer, Saâd-ben-M'bareck, etc..

« Nous vous informons que la djemâa de Sidi Mohammed-Ben-Abdallah est arrivée, et avec elle, celles des Mkhadma et des Chambâ. Nous avons, avec toute la sincérité du cœur, formé alliance avec elles ; car, nous n'avons plus rien à espérer dans le pays des Français, et nous désirons nous rapprocher de Dieu. Nous vous considérons comme un des nôtres, et tout à fait pour nous, comme aussi vous devez nous compter entièrement à vous. C'est pourquoi, il est inutile de vous faire des recommandations. Salut ! (3) »

Si-Chérif ne daigna même pas répondre, et se contenta d'envoyer cette lettre à Médéa (10 novembre 1851). Le 26 novembre, on apprit que les Saïd-Atba s'étaient ralliés au chérif d'Ouargla, et que les Oulad-Yacoub du Djebel-Amour s'étaient rendus au M'zab dans la même intention, mais qu'arrivés à Berrian, ils avaient changé d'idée et étaient rentrés sur leur territoire habituel.

Quelques jours après (11 décembre), le chérif enleva à Oglet-el-Medagguin, non loin de Laghouat, la majeure partie des troupeaux des Oulad-Saâd-ben-Salem. A cette nouvelle, les Oulad-Naïl coururent aux armes et réclamèrent vengeance. Si-Chérif se fit leur interprète auprès de l'autorité française, et se plaignit amèrement de l'incurie du khalifa de Laghouat. Des mesures furent prises aussitôt pour donner satisfaction à ces légitimes réclamations ; et, le 2 janvier 1852, les goums des Oulad-Naïl, des Larbâa, des Beni-Laghouat et du Djebel-Amour furent convoqués à Aguebet-el-Medagguin, pour être mis sous les ordres de Si-Chérif, auquel fut confiée la direction des opérations.

Arrivé avec cinq cents cavaliers des Oulad-Naïl au lieu du rendez-vous, Si-Chérif apprit que le khalifa l'attendait à Berrian avec les contingents du Djebel-Amour. Il s'y rendit immédiatement, mais n'y trouva que cent cinquante cavaliers, commandés par Cheikh-Ali, auquel étaient adjoints Bou-Zian et Boudjera, chefs des Larbâa, en qui le khalifa disait avoir une grande confiance. Quelques jours après, Ed-Din-ben-Yahia, frère de Djelloul, lui amena cent cinquante cavaliers du Djebel-Amour ; mais, manquant de vivres, et se sentant peu en sûreté à Berrian, dont les habitants montrèrent des dispositions hostiles, Si-Chérif dut se retirer à Beni-Isguen, où il fut bien accueilli et put se procurer tout ce dont il avait besoin.

Mohammed-ben-Abdallah était à Metlili ; appelé par Bou-Zian et Boudjera, qui lui promettaient la défection des Larbâa, il accourut et prit au M'zab un renfort de cinq cents fantassins. Les deux partis se rencontrèrent à Aguerab, le 17 janvier 1852, vers trois heures de l'après-midi. Si-Chérif, à la tête du goum des Oulad-Naïl, enfonça l'ennemi, mais pris malheureusement en queue par Bou-Zian et Boudjera, qui avaient entraîné avec eux les Larbâa et une partie des Oulad-Yacoub, il fut forcé de se retirer, et vint camper sur l'Oued-Djedi, au Sud du Djebel-bou-Khail.

Exaspéré par cette trahison, Si-Chérif en rendit compte immédiatement au commandant supérieur du cercle de Boghar. « Et si vous êtes Français, comme je vous connais avec du nerf et du courage, » dit-il dans sa lettre, « vous nous vengerez de ceux qui nous ont trahis ». D'ailleurs, on ne le laissa pas sans secours ; le capitaine Petit, commandant supérieur de Bou-Saâda, vint immédiatement le rejoindre sur l'Oued-Djedi.

Ces événements prouvaient une fois de plus que l'organisation du Sud de Médéa était vicieuse et que l'autorité ne pouvait être confiée dans ce pays à un habitant des ksours. La conduite du khalifa accusait une complète impuissance à gouverner les nomades ou une politique tortueuse calculée en vue de ses propres intérêts. Si-Chérif, au contraire, s'était montré dans cette circonstance, comme toujours d'ailleurs, depuis qu'il s'était rallié à nous, brave, intelligent et dévoué. L'expérience qui venait d'être faite entre ces deux chefs devait nous dicter la marche à suivre. En tout cas, il fallait agir et créer dans le Sud une barrière indigène assez forte pour protéger, à l'aide de ses propres ressources, cette partie de nos frontières du Tell.

Le 7 février, le général Randon donna au général de Ladmirault l'ordre de former à Boghar une colonne mobile. Les goums du Titteri et du Tell furent convoqués. Ils fournirent quinze cents cavaliers conduits par les khalifas des aghas. Ces goums, joints à ceux des Oulad-Naïl, furent placés sous le haut commandement de Si-Chérif-bel-Arch. La colonne se composait, en outre, de quatre escadrons du 1^{er} de spahis, du 6^e escadron du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, du bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger, de deux bataillons du 12^e de ligne et d'une section d'obusiers de montagne.

La nouvelle organisation politique du Sud avait été dictée au commandant de la colonne par le général Randon. Si-Cherif-bel-Arch devait avoir sous son commandement tous les Oulad-Naïl de la subdivision de Médéa. Quant à Ben-Salem, qui n'avait pas les qualités nécessaires pour remplir le rôle si important qu'on lui avait confié, il devait venir se fixer à Médéa, où l'appelaient des intérêts matériels importants ; il pourrait d'ailleurs s'y livrer en paix aux transactions commerciales, qui convenaient mieux à son caractère que les affaires politiques. Toutefois, pour reconnaître les services passés, l'un de ses fils conserverait le commandement de la ville de Laghouat et des ksours avec le titre d'agha, et le traitement qui y était affecté.

« Il importe également, » ajoutait le Gouverneur, « de se préoccuper de l'organisation qui sera donnée à la grande tribu des Larbâa, qui a été une des causes déterminantes des derniers troubles. Cette tribu, après ses nombreux conflits avec les Oulad-Naïl, ne saurait être placée sous le commandement de Si-Chérif. Il faut aviser à constituer les Larbâa isolément, à les faire relever de l'autorité française, sans les faire passer par l'intermédiaire d'un chef indigène qui ne serait point choisi parmi eux. C'est ce que désire surtout cette tribu, et il faut le lui accorder ; car, bien que nous soyons mécontents d'elle, cela est en tout conforme à nos intérêts politiques (4). »

Pour se rendre à Laghouat, le général de Ladmirault choisit la route suivie en 1844 par le général Monge. Le 22 février, il quitta Tagguin, et le 1^{er} mars, vint camper sous les murs de Laghouat. Après avoir communiqué ses instructions à Ahmed-ben-Salem, il le retint à son camp tout en le traitant avec bonté. Il marcha ensuite sur Ksar-el-Hiran, qui jusqu'alors était resté aux mains des dissidents, y entra sans coup férir et organisa ce ksar en place de dépôt, y laissant des approvisionnements à la garde d'un bataillon du 12^{ème} de ligne et d'un peloton de spahis. Le 13 mars, il retourna à Laghouat au-devant d'un convoi de ravitaillement venant de Boghar et du 2^{ème} bataillon d'infanterie légère d'Afrique qui, parti de Cherchell, se rendait à Laghouat par Téniet-el-Had, Tagguin et Tadjemout. Le convoi arriva sans encombre, mais le 2^{ème} bataillon d'Afrique reçut en route l'ordre de rebrousser chemin et de rentrer dans le Tell.

Cependant, la situation était devenue grave dans le Sud de la province d'Oran et au Djebel-Amour. Si-Hamza, agha des Oulad-Sidi-Cheikh, dont l'influence religieuse était considérable sur les tribus de cette région, venait de se laisser gagner par les avances et les sollicitations du sultan d'Ouargla : ses contingents se rassemblaient, prêts à partir pour le Sud. Pour empêcher cette défection, le commandant Déligny réunit à Tiaret une colonne forte d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron du 2^{ème} de spahis et des goums, se dirigea vers Géryville et donna à Si-Hamza l'ordre de se rapprocher de lui. Effectivement, sous prétexte de concourir aux opérations de la colonne Déligny, Si-Hamza vint camper sur l'Oued-Zergoun, à deux marches au Sud-Est d'El-Maïa, dans la direction du M'Zab, avec les Oulad-Sidi-Cheikh Gheraba et la majeure partie des Lar'ouates-Ksel.

Le 25 mars, Mohammed-ben-Abdallah, dérochant habilement sa marche, passa dans les environs de Laghouat, alors occupée par la colonne de Médéa, et alla razzier les Oulad-Yacoub campés près d'El-Maïa. Il descendit ensuite l'Oued-Zergoun et vint installer son camp près des Oulad-Sidi-Cheikh. Si-Hamza lui envoya trois chevaux de soumission, mais n'osa pas se rendre auprès de lui.

Aussitôt averti, le général de Ladmirault quitta Laghouat et prit position à Tadjerouna, aux sources de l'Oued-Zergoun. A son approche le chérif reprit la route du Sud ; Si-Hamza, inquiet, se replia sur l'Oued-Segguer et s'arrêta sous les murs de Brezina. La vallée de l'Oued-Segguer restait sa ligne de retraite, tant que la colonne de Médéa serait sur les hautes eaux de l'Oued-Zergoun. Mais, le 2 août, le commandant Déligny, modifiant son itinéraire en raison des événements, vint camper non loin de Stitten, surveillant les ksours de Brezina et de Ressoul qui renfermaient les approvisionnements des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba et des

Lar'ouates-Ksel. Pris entre le colonne de Médéa et celle de Tiaret, Si-Hamza ne pouvait s'échapper ; aussi, lorsque le commandant Déléigny lui donna l'ordre de se rendre le 5 avril à midi sous les murs de Ressoul, il s'inclina devant la fatalité, et, complètement démoralisé, se rendit au camp français. Sa soumission fut complète ; le soir même, il vint installer son propre douar auprès des tentes françaises, pendant que ses tribus se mettaient en mouvement vers le Nord, pour regagner leurs campements habituels.

Le 7 avril, le commandant Déléigny reprenait la route du Tell, accompagné par Si-Hamza dont le drapeau marchait au centre de nos goums. Pensant obtenir son pardon, en entrant dans la voie des aveux, Si-Hamza remit au commandant trois lettres que le chérif lui avait confiées pour les faire parvenir à destination. Elles étaient adressées : la première à Si-Cheikh-ben-Taïeb, qui était à la tête de nos émigrés sahariens à Ras-el-Aïn des Beni-Matar (Oran) ; la deuxième à Sidi-Mohammed-ben-Mekki, personnage très influent chez les Beni-Snassen et les Marocains de la frontière ; la troisième à Sidi-Mohammed-ben-Moulouk, mokaddem de Si-M'ahmed-ben-Ziein, correspondant de tous les tolbas de l'Est (5). Écrites de manière à flatter les passions religieuses et la crédulité des indigènes, ces pièces nous prouvèrent qu'une conspiration religieuse était ourdie contre nous, et qu'elle étendait sa trame non seulement sur les tribus du Djebel-Amour et du Sud de Médéa, mais aussi sur les populations de toutes nos frontières du Sud et de l'Ouest. Le général Péliissier fit interner Si-Hamza à Oran, et le remplaça dans son commandement par son frère Si-en-Naïmi.

Grâce à l'attitude énergique du commandant Déléigny, grâce aussi à la précision de ses mouvements et à leur opportunité, nous avons pu enrayer la défection des Oulad-Sidi-Cheikh et éviter une levée générale de boucliers dans la Sud, où Si-Hamza, chef religieux très écouté, ne comptait que des partisans et des serviteurs qui se seraient empressés de se grouper sous ses drapeaux. Rassuré sur ce point, le général de Ladmirault quitta Tadjerouna et se rendit à Ksar-el-Hiran, pour procéder à l'organisation nouvelle des tribus du Sud de Médéa. Si-Chérif fut proclamé khalifa des Oulad-Naïl de la subdivision de Médéa ; Ben-Hacen, fils aîné d'Ahmed-ben-Salem, fut nommé agha et eut sous ses ordres les ksours de Laghouat, El-Assafia, Tadjemout, El-Haouïta et Aïn-Madhi, la tribu des Mekhalif-Lazreg, serviteurs de la famille des Ben-Salem et gardiens de leurs troupeaux. Quant au ksar d'Aïn-Madhi, bien que placé sous l'autorité de l'agha des ksours, il restait, comme avant, aveuglément soumis au marabout Tedjini, dont notre khalifa de Laghouat avait toujours été le serviteur religieux plutôt que le chef. L'agha Yahia-ben-Maamar, frère de l'ex-khalifa, était de tous les membres de la famille Ben-Salem le plus cupide et le plus hostile à la France. Il fut destitué et son traitement de douze cents francs affecté à l'agha Ben-Nacer-ben-Salem. Les quelques fractions des Larbâa, que le général de Ladmirault avait ralliées dans les environs de Tadjerouna, furent déclarées indépendantes du chef de Laghouat ; établies près de Ksar-el-Hiran, où elles avaient quelques jardins, elles relevaient désormais directement de l'autorité française. Ksar-el-Hiran se vit appliquer la même mesure, bien que ses habitants fussent presque tous dans la Sud avec Ben-Nacer-ben-Chohra. On espérait gagner ainsi les dissidents et les amener à demander l'aman. Mais il n'en fut rien, et, sur un ordre formel du Gouverneur, le général de Ladmirault quitta, le 25 avril, Ksar-el-Hiran, après en avoir fait abattre les murs, et reprit la route du Tell.

Ahmed-ben-Salem tomba malade à Boghar et y mourut. Ses funérailles eurent lieu à Laghouat. Tedjini y assista, et engagea vivement les fils de Ben-Salem et la population à servir « momentanément » les Français mieux que ne l'avait fait le khalifa. Malheureusement, ces excellents conseils ne tardèrent pas à être oubliés, et de grands malheurs fondirent sur les Beni-Laghouat.